

ERICA SIMON

L'UNIVERSALITE DE GRUNDTVIG

A l'époque qu'on appelle « L'Age d'Or » des Lettres danoises, deux auteurs ont acquis une réputation mondiale: le conteur H. C. ANDERSEN et le philosophe SØREN KIERKEGAARD. Leur contemporain, N. F. S. GRUNDTVIG, trop spécifiquement danois, trop bruyamment nordique, n'a pas obtenu droit de cité dans la littérature universelle. A vrai dire, ce n'est pas dans les Belles-Lettres que Grundtvig trouve la place qui lui est due. Il est plutôt l'un de ces « Maîtres à penser » dont les vues originales et audacieuses ont marqué d'innombrables disciples, et continuent de le faire. Davantage même: on peut toujours affirmer avec GEORG BRANDES que « la vie et l'œuvre de Grundtvig constituent l'un des piliers sur lesquels est construit le Danemark d'aujourd'hui ».

Mais comment, en lui rendant justice, camper devant vous cette personnalité monumentale qui doit tout son relief au contexte historique dans lequel il a vécu? Poète et historien, théologien et réformateur religieux, pédagogue et homme politique, Grundtvig se livre à nous travers une œuvre si riche et si variée qu'il est difficile, sinon impossible, d'y faire un choix sans passer à côté de l'essentiel. De plus, cette œuvre, si on la saisit « sur le papier », dans les 30 000 pages qu'elle comprend, est d'un accès difficile, même pour le Danois d'aujourd'hui, à plus forte raison pour l'étranger. En effet, pour la comprendre, il faut être familier de l'histoire ancienne du Nord, mais peut-être est-il plus nécessaire encore d'avoir pénétré dans les secrets de la langue de Grundtvig: chez lui, les mots les plus courants prennent de sens particulier, les images, à la fois concrètes et obscures, se substituent aux métaphores auxquelles est habitué un lecteur cultivé, et de nombreux néologismes demandent un véritable travail d'exégèse.

Cette langue singulière est le véhicule d'une pensée que les esprits éclairés de son époque jugeaient déjà anachronique. Il leur semblait entendre une voix, à la fois tonitruante et naïve, sortant des tombeaux des ancêtres. Mais, fort curieusement, ce revenant des temps révolus se trouvait toujours du côté du progrès et de l'avenir: ce n'est pas pour rien que ses disciples l'ont appelé le « Heimdal » de son époque, voyant en lui l'incarnation de ce dieu de la mythologie nordique à qui il faut moins de sommeil qu'à un oiseau, qui, de jour et de nuit, voit à des centaines de milles de distance, qui entend pousser l'herbe dans les près et la laine sur le dos des moutons. C'est le dieu qui scrute l'avenir . . .

Pour le sortir de ce contexte si spécifiquement nordique, tentons de situer Grundtvig dans d'autres perspectives.

Contemporain de LAMENNAIS — beaucoup d'idées essentielles de son univers spirituel datent de l'époque des *Paroles d'un Croyant* — il peut faire penser au lointain disciple de ce premier catholique libéral français: en effet, Grundtvig a en commun avec EMMANUEL MOUNIER, le fondateur de la revue *Esprit* et le créateur du *Personnalisme*, le goût de l'action, le désir de l'engagement temporel. Grundtvig a cru comme Mounier qu'« il n'est pas de révolution spirituelle qui ne tende à se réaliser dans l'action ». Et comme Mounier, Grundtvig a écrit pour intervenir dans le cours des événements, pour les orienter selon ses convictions profondes.

Et pourquoi ne pas évoquer à son sujet TEILHARD DE CHARDIN? Avec les éléments de son époque — on devine combien ils sont différents de ceux dont disposait le père jésuite! — Grundtvig a tenté, comme lui, de donner de l'évolution de l'homme et du monde une vision globale, aussi fascinante que celle de Teilhard — et sans doute aussi contestable.

Bien entendu, ces rapprochements sont boîteux, comme le sont tous les parallèles, mais ils permettent peut-être de donner une idée des dimensions peu communes, du rayonnement exceptionnel de N. F. S. Grundtvig; ils peuvent servir à le classer dans une certaine famille spirituelle: Grundtvig est un penseur chrétien, un visionnaire, une âme passionnée d'action pour qui « le livre » n'est qu'un pis-aller: il aurait pu dire avec Mounier que *toute pensée est action*.

Personne n'a parlé avec plus de mépris que Grundtvig du

« fumier de livres » — voici un exemple du style grundtvigien — produit par ces gens — les savants — dans les veines desquels, au lieu du sang, circule de l'encre. Un livre, — le mot écrit — n'avait de valeur pour Grundtvig que dans la mesure où il devient un acte. Pour rester fidèle à la pensée grundtvigienne, il me semble qu'au lieu d'analyser ses livres, il serait mieux d'essayer de trouver dans cette œuvre immense des idées qui peuvent encore de nos jours — je reprends l'une de ses formules les plus célèbres — « *servir les besoins du moment présent* ».

Je voudrais d'abord reprendre à mon compte l'interprétation qu'a donnée de la pensée de Grundtvig l'un des esprits les plus riches et les plus profonds du Danemark. Dans une étude consacrée à Kierkegaard et à Grundtvig, VILHELM GRÖNBECH a soutenu que Kierkegaard se situe à la fin d'une époque, en poussant jusqu'à l'extrême limite et à son plus subtil achèvement, l'une des tendances fondamentales de la culture européenne : l'individualisme. Selon le penseur danois, les origines de cet individualisme remontent au Moyen Age, à la quête mystique de Dieu à laquelle se livrait l'âme solitaire, il fut exalté à l'époque de la Renaissance, continué par le romantisme pour s'achever avec l'individualisme de la culture bourgeoise. A cette tendance fondamentale de la culture européenne, Grönbech oppose Grundtvig, dans lequel il voit le porte-parole d'une époque nouvelle, la nôtre, ardemment engagée à établir les liens de solidarité entre les hommes et en quête d'une pensée communautaire. — Notons en passant que les traits communs entre le fondateur du Personnalisme et N. F. S. Grundtvig se précisent ! — Et Grönbech évoque le poète lyrique dont le chant solitaire retentit dans le désert, pour lui opposer Grundtvig qui donne à son chant la résonance d'un peuple de fidèles, du reste, d'un peuple tout court — *son* peuple.

Son peuple ? On ressent incontestablement un malaise. Porte-parole d'une époque nouvelle, cet esprit qui exalte son propre peuple ? Ne nous ramènerait-il pas plutôt à des idées périmées ? Beaucoup l'ont cru, certains n'ont même pas hésité à trouver chez ce chantre de la *danité* quelques idées chères au nazisme. C'est une erreur fondamentale, due à l'ignorance du contexte dans lequel se situe le volet « *national* » de la pensée de Grundtvig, et ce sont précisément les rapports qu'il établit entre « *lë national* »

et « *l'universel* » qui, à mon sens, donnent à la pensée de Grundtvig son actualité. Pour m'expliquer, je vous invite à faire un saut dans le temps et dans l'espace: du Danemark au siècle dernier à l'Afrique du 20^e siècle.

Un ethnologue belge a fait récemment un curieux rapprochement entre notre époque et celle qu'en France on appelle encore communément l'époque des invasions barbares. Il y a quinze siècles, dit-il, nos ancêtres germaniques enlevèrent à l'empire romain sa suprématie jusqu'alors incontestée. A l'heure actuelle, c'est l'Occident qui est en train de perdre la sienne: des peuples neufs arrivent en grand nombre sur la scène du monde; déjà majoritaires, ils pèsent de toute leur influence sur les destins politiques du globe, ils marqueront aussi l'évolution culturelle de l'humanité.

Notre horizon culturel traditionnel nous empêche d'accepter des civilisations qui, pour beaucoup d'entre nous, sont l'œuvre de peuples « primitifs », peuples auxquels nous refusons le droit et la capacité de produire ce que nous appelons communément la culture. Nous n'avons pas encore dépassé la conception de l'humanisme tel qu'il naquit à l'époque de la Renaissance, humanisme qui offre aux hommes un modèle, *un seul modèle*, fondé sur les traditions de l'Europe cultivée, et que nous consentons à mettre à la disposition d'autres peuples, sans nous douter que ceux-ci ont vécu selon d'autres traditions culturelles — les leurs — et que leurs structures mentales sont très différentes des nôtres.

C'est contre cet humanisme que se révoltent maintenant les penseurs des peuples neufs, en Afrique notamment.

A notre « *humanisme universel* », cet humanisme de l'homme blanc, qui se voit et se croit unique, l'un des leaders de l'Afrique intellectuelle d'aujourd'hui, le président du Sénégal, LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, oppose « *l'humanisme de l'universel* », entendant par là un humanisme qui est le produit, la somme des apports de tous les peuples. Dans la pensée de Senghor, l'individualité culturelle africaine, qu'on appelle « *la négritude* », n'est aucunement l'affirmation orgueilleuse et exclusive — nationaliste si vous voulez — de la personnalité nègre, mais la négritude, je cite Senghor, « *est le don de l'Afrique à 'l'humanisme de l'universel'* ».

Je suis frappée de la similitude de pensée entre Senghor et Grundtvig. A plus d'un siècle de distance, le penseur sénégalais conçoit les problèmes culturels africains et les formule tels que

Grundtvig les a conçus et formulés pour le Danemark. A la notion de *négritude* chez Senghor, correspond chez Grundtvig celle de *folkelighed*. Dérivé de *folk*, le peuple, dans le sens de la nation, le mot *folkelighed* est au centre de la pensée grundtvigienne et signifie la rupture avec la culture contre laquelle il n'a cessé de lutter toute sa vie : celle de la Renaissance, culture véhiculée par des langues étrangères — mortes même — et fondée sur des valeurs culturelles auxquelles le peuple ne pouvait accéder, culture réservée à l'élite, donc culture qui consacrait entre le peuple et l'élite une rupture qui rendait l'élite étrangère au peuple.

Ces idées se heurtaient, du vivant de Grundtvig, à une résistance farouche de la part de « l'intelligentsia ». Ses adversaires s'alarmaient de le voir trancher les liens avec la culture européenne, cette culture que le Danemark avait reçue tardivement et qui l'avait sorti enfin de son ancienne barbarie. Les idéologues africains de la *négritude* s'exposent aujourd'hui à la même critique, venant à la fois de l'Occident et de l'Afrique, de ceux que la politique dite d'« assimilation » a rendus sourds à l'appel de la culture africaine. Leurs adversaires prétendent que la *négritude* couperait l'Afrique de l'évolution occidentale en la maintenant à un niveau culturel à tous points de vue inférieur d'où résulterait un retard qu'il serait à jamais impossible de rattraper. Dans les deux cas, celui de Grundtvig et celui de Senghor, les adversaires isolent *folkelighed* et *négritude* du contexte dans lequel s'insèrent ces deux notions : pas plus que Senghor ne le fait aujourd'hui, Grundtvig ne prêchait un repli sur soi, le retour à un passé, révolu, un étroit nationalisme culturel qui ne peut être qu'un appauvrissement. Mais Grundtvig pensait, comme Senghor le pense aujourd'hui, qu'un être humain, pour s'épanouir pleinement, qu'un peuple pour être vraiment lui-même, devait obéir à ses propres lois. Et c'est en tant qu'individualités nationales, en puisant dans la plénitude de leur être propre, que les peuples — tous les peuples, sans discrimination aucune — peuvent apporter à l'oeuvre commune de l'humanité leur part singulière, pour élaborer ce qui est devenu dans la pensée de l'Africain Senghor : *l'Humanisme de l'universel*.

C'est délibérément que j'ai sorti Grundtvig de sa « gangue grundtvigienne », c'est-à-dire que je l'ai dégagé de tous les problèmes spécifiquement danois ou nordiques, pour situer sa pensée

face à un problème qui, à plus ou moins longue échéance, déterminera notre destin d'Européens. Ce faisant, j'ai cru être fidèle à la pensée grundtvigienne. « Le Vieux », comme ses familiers l'appelaient, s'il revenait aujourd'hui parmi nous, jetterait sans doute par dessus bord bon nombre de ses livres pour n'en garder que « la substantifique moëlle ». Il en conserverait précisément ce qui peut « *servir les besoins du moment présent* », éclairer l'homme sur les problèmes que lui pose l'époque dans laquelle il vit. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que Grundtvig est toujours vivant, et cela même en dehors des étroites limites de sa petite patrie.